

LE PREMIER VOLTAIRE

Laurence Macé

Université de Rouen – CÉRÉdI

L'interrogation qui parcourt les pages qui suivent trouve son origine dans un intérêt personnel pour l'insertion de Voltaire dans la « longue » Querelle des Anciens et des Modernes, nourri par la fréquentation des éditions et traductions italiennes de Voltaire. Avant elles, le premier Voltaire à faire réagir l'Italie ne fut pas le philosophe, et pas même le poète, mais de manière plus inattendue le critique, le théoricien, l'auteur des *Lettres sur Œdipe* et de l'*Essay upon the epic poetry*¹. Cette interrogation s'ancre aussi, par contraste, dans le panorama récent des études voltairiennes qui se sont beaucoup intéressées aux dernières années du Patriarche², sous l'impulsion de la (re)découverte de certaines sources (les textes de Wagnière) et du dernier grand chantier collectif des *Œuvres complètes de Voltaire*, les *Questions sur l'Encyclopédie* dont les volumes de texte coordonnés par Nicholas Cronk et Christiane Mervaud sont désormais disponibles à la Voltaire Foundation. Tous ces travaux récents, auxquels on ne peut évidemment pas résumer ce qui s'est fait autour de Voltaire ces dernières années (je pense au chantier des textes historiques par exemple), ont jeté la lumière sur les pratiques d'écriture voire de réécriture du patriarche de Ferney³ et mis au jour des questions nouvelles ou nouvellement formulées comme celles de l'*ethos* et des postures du vieux Voltaire, ou plus généralement celle de l'auctorialité⁴.

Par contraste donc ou par esprit de contradiction – le lecteur en jugera –, il semblait *a priori* intéressant de tourner le projecteur de l'autre côté du très vaste corpus voltairien pour examiner à nouveaux frais le tout « premier Voltaire » :

- 1 Voir Laurence Macé, « Une querelle d'*Œdipe* (1714-1730) ? Le premier Voltaire dans la longue Querelle », *Revue Fontenelle*, n° 9 (2011), p. 75-95, et *ead.*, « Un *Œdipe* mal réglé ? Réécriture et discours critique chez le premier Voltaire », dans Marianne Bouchardon et Myriam Dufour-Maître (dir.), *L'Ombre dans l'œuvre. La critique dans l'œuvre littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 161-175.
- 2 Le numéro n° 11 (2011) de la *Revue Voltaire* était consacré à cette question.
- 3 Voir Olivier Ferret, Gianluigi Goggi et Catherine Volpilhac-Auger (dir.), *Copier/Coller. Écriture et réécriture chez Voltaire*, Pisa, Plus, 2007.
- 4 Nicholas Cronk a consacré de nombreux articles à cette question, parmi lesquels on peut citer « Voltaire and authorship », dans N. Cronk (dir.), *The Cambridge Companion to Voltaire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 31-46.

la possibilité d'organiser ces journées dans le cadre somptueux de l'Hôtel de Lauzun, construit par Le Vau et décoré par Patel⁵, tout comme la parution aux *Œuvres complètes de Voltaire* des premiers volumes du *Siècle de Louis XIV*⁶ y invitait. En fait, on verra, à lire l'article de Laurence Daubercies sur le discours critique associé à la diffusion d'*Œdipe*⁷ ou encore celui de Jean-Alexandre Perras sur le « Catalogue des écrivains »⁸, que les premiers pas de Voltaire dans la carrière (des Lettres) confirment sans solution de continuité sur de nombreux points les spécificités de l'auctorialité voltairienne mises à jour chez le Patriarce.

Le titre énigmatique choisi pour ces Journées visait à retenir l'attention. Évidemment, il n'est pas question d'entendre l'adjectif *premier* dans le sens où il y aurait un second, voire un deuxième, et pourquoi pas un troisième Voltaire. Voltaire est « un », bien sûr, comme le démontre l'article de Gianni Iotti qui interroge dans toutes ses implications la temporalité dramatique duelle et profondément moderne d'*Œdipe*⁹, et le « premier Voltaire » qu'on envisage ici, selon un usage peu fréquent en français, est « celui qui vient d'abord », le Voltaire des débuts. Un Voltaire moins voire pas étudié récemment¹⁰ et ce, pour plusieurs raisons : d'une part, même si tout bien considéré c'est peut-être un avantage, en raison d'une information peu abondante – qu'on songe que la correspondance active des années 1714-1731 occupe un seul volume de la collection de la Pléiade contre douze pour les années 1731-1778 –, il y a donc assurément un biais lié à la matière voltairienne ; d'autre part, parce que le paradigme évolutionniste mis en avant par les grandes thèses de René Pomeau et d'Ira O. Wade¹¹ a tendu à « écraser » les débuts de la production voltairienne ou à les lire dans une perspective souvent téléologique.

Pour envisager notre question, le choix d'une périodisation s'imposait et ce sont les années 1714-1726 qui fournissent ici les bornes de l'enquête. Sur le plan des idées, l'année 1714 voit l'explosion de ce qu'il est convenu d'appeler la seconde Querelle des Anciens et des Modernes avec la publication par Houdar de La Motte (en réponse aux remarques introduites par Mme Dacier dans sa traduction de l'*Iliade* en 1711) de *L'Iliade abrégée*, suivie de peu de la réflexion

5 Tout comme son voisin l'Hôtel Lambert qui fut, comme on sait, fréquenté par Voltaire.

6 Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, III, chap. 1-12, et IV, chap. 13-24, éd. Diego Venturino, OCV, t. 13A et 13B, Oxford, Voltaire Foundation, 2015.

7 L. Daubercies, « "Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgrâces". Mises en scènes auctoriales autour de la publication d'*Œdipe* », ici même, p. 85-96.

8 J.-A. Perras, « Voltaire entre deux âges : le "Catalogue des écrivains" », ici même, p. 57-73.

9 G. Iotti, « Modernité d'*Œdipe* », ici même, p. 75-84.

10 Avec de notables exceptions comme la thèse de Geneviève Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse (1711-1733). La formation d'un épistolier au XVIII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1992.

11 I. O. Wade, *The Intellectual Development of Voltaire*, Princeton, Princeton University Press, 1969 ; R. Pomeau, *La Religion de Voltaire*, Paris, Nizet, 1969.

de Mme Dacier *Des causes de la corruption du goût*. Christophe Martin reprend cette querelle d'Homère ici¹². Cette année-là, de retour du séjour en Hollande où il s'est amouraché d'Olympe du Noyer, la fille d'une des plus actives journalistes modernes hors de France, le jeune Voltaire noue ses premiers échanges poétiques attestés avec Dacier¹³. Avant la relégation à Sully-sur-Loire (mai-octobre 1716), avant le premier séjour à la Bastille (mai 1717-avril 1718) – les démêlés plus tardifs de Voltaire avec la police du livre sont ici au centre des contributions de Catriona Seth¹⁴ et de Joan Dejean¹⁵ –, 1714 marque de fait le début de la genèse de *La Henriade* (au château de Saint-Ange chez Caumartin¹⁶) et de la première tragédie, *Œdipe*. Cohérent aussi bien pour l'histoire littéraire que pour la trajectoire voltairienne, le *terminus a quo* de 1714 ne pose donc pas problème.

On ne saurait dire de même du *terminus ad quem* initialement choisi qu'est 1726, car il n'est pas tout à fait certain que la césure du départ pour l'Angleterre, commode *a priori* sur le plan de l'histoire des idées, apparaisse finalement ici aussi totale qu'on pourrait le penser sur le plan esthétique. En réalité, plusieurs des articles qui suivent ont été contraints d'enjambrer cette césure anglaise : celui d'Eleonora Barria-Poncet qui tente de reconstruire la bibliothèque italienne du jeune Voltaire¹⁷ ; celui de Christelle Bahier-Porte qui revient sur les liens entre Voltaire et La Motte¹⁸ ou encore celui de Christophe Martin qui intègre à sa réflexion l'*Essai sur la poésie épique* dont on ne saurait faire l'impasse sur la question homérique. Non seulement l'histoire éditoriale des textes est souvent complexe (*Œdipe* connaît une réédition importante en 1730 par exemple), mais de fait, la longue Querelle des Anciens et des Modernes a des temps différents de ce côté-ci de la Manche et de l'autre, en deçà comme au-delà des Alpes, et ce n'est pas le moindre des apports de ces contributions que de nuancer un peu l'idée même d'une profonde césure consécutive au séjour anglais, sur le plan esthétique comme, dans une moindre mesure, sur le plan des idées. Un article de Maria Susana Seguin consacré à un échange de 1720 entre Fontenelle et le jeune Voltaire nous le rappelle ici¹⁹.

Les textes eux-mêmes, tous disponibles désormais dans l'édition de la Voltaire Foundation, invitaient en outre à relire les débuts de la production voltairienne :

12 Ch. Martin, « Voltaire et la querelle d'Homère » (1714-1733) », ici même, p. 97-113.

13 Voir D26, 25 septembre 1714.

14 C. Seth, « L'arrestation d'un poète. Les leçons des *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille* », ici même, p. 131-143.

15 J. Dejean, « 1724: Voltaire and the Parisian police », ici même, p. 145-152.

16 D45.

17 E. Barria-Poncet, « Bribes de culture italienne dans les écrits du jeune Voltaire », ici même, p. 169-184.

18 Ch. Bahier-Porte, « “Sur le penchant du mont”. Voltaire et Antoine Houdar de La Motte », ici même, p. 115-130.

19 M. S. Seguin, « Le jeune Voltaire et les milieux savants : le “premier” Voltaire et le “second” Fontenelle », ici même, p. 153-167.

La Henriade (OCV, t. 2) est parue en 1970 tandis que la plupart des volumes (t. 1A avec *Cédipe*, t. 1B qui présente les premiers contes et les poésies de jeunesse, dont l'*Épître à Uranie*, et t. 3A avec *La Fête de Bélesbat* mise en espace par Judith le Blanc à Lauzun, interviewée plus bas avec Sarah Nancy²⁰) datent du début des années 2000. Mais une dernière raison encore, extérieure aux études voltairistes, justifiait qu'on revînt sur ce corpus : les débats récents sur le contexte dans lequel Voltaire rédigea ces textes, cet âge dit rococo, cette période des premières Lumières que la thèse de Jonathan Israel, *Les Lumières radicales*, quoique contestée, a eu le mérite de remettre en lumière, mais aussi, sur un plan plus esthétique, les travaux sur cette longue Querelle des Anciens et des Modernes dont il est beaucoup question dans les contributions qui suivent. Depuis le colloque « Un siècle de deux cents ans ? » organisé par Jean Dagen et le CELLF en 2001²¹, de nombreux travaux ont vu le jour qui justifient en effet qu'on regarde à nouveaux frais les premiers pas du jeune Arouet/Voltaire dans la carrière littéraire comme le propose par exemple ici Jean-Charles Darmon en étudiant les liens du poète à l'épicurisme mondain²². Parmi ces travaux, il faut citer la stimulante édition par Marc Fumaroli des textes de *La Querelle des Anciens et des Modernes*, précédée d'un essai inédit, « Les abeilles et les araignées », largement favorable aux Anciens lesquels, « loin d'être terrassés par les Modernes », auraient été « prodigieusement inventifs »²³, porteurs d'intuitions et de positions que les Lumières auraient ensuite amplifiées, étendues, dramatisées. On peut ne pas partager l'hostilité de M. Fumaroli face à ce qu'il appelle « l'amnésie froide de la méthode géométrique »²⁴, mais force est de reconnaître que cet essai fit date, en replaçant la Querelle dans un cadre européen plus large (ce qui semble absolument décisif) et en éclairant la pensée des Anciens, de fait fondée sur la toute-puissance de la poésie. Depuis, dans un essai plus récent, *The Shock of the Ancient. Literature and History in Early Modern France* (2011), Larry F. Norman a repris le flambeau de la défense des Anciens tout en essayant de tenir une position plus neutre entre les deux camps, interrogés au moins autant dans leurs points communs (nombreux) que dans leurs différences²⁵. Dans son essai, L. Norman s'efforce de démontrer que la défense des Anciens fut en réalité une attaque, et qu'elle ouvre sur une esthétique novatrice, résolument « moderne »

20 Interview de Judith le Blanc et Sarah Nancy autour de *La Fête de Bélesbat*, par Laurence Macé, ici même, p. 195-207.

21 Voir Jean Dagen et Philippe Roger (dir.), *Un siècle de deux cents ans ? Les XVII^e et XVIII^e siècles : continuités et discontinuités*, Paris, Desjonquères, 2004.

22 J.-C. Darmon, « “Ô maison d'Aristippe, ô jardins d'Épicure”. Variations sur le “Jardin imparfait” des modernes de Saint-Évremond à Voltaire », ici même, p. 17-42.

23 M. Fumaroli, *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, 2001, p. 215.

24 *Ibid.*, p. 215-216.

25 Larry F. Norman, *The Shock of the Ancient. Literature and History in Early Modern France*, Chicago, The University of Chicago Press, 2011.

dans le sens que nous donnons aujourd'hui à l'adjectif. Surtout, alors que d'autres éditions des textes de la Querelle sont parus²⁶, de nouveaux travaux voient le jour, qui abordent de manière plus nuancée les positionnements des Modernes, dans leurs productions concrètes comme dans leurs affirmations théoriques. Le renouveau des travaux sur Fontenelle, Marivaux ou Lesage, le beau volume récemment consacré aux *Violences du rococo* ou encore le collectif *Écrire et penser en moderne (1687-1750)*²⁷ offrent un nouveau cadre pour penser le premier tiers du siècle, dans lequel s'inscrivent ici les communications de Christelle Bahier-Porte sur La Motte ou de Catherine Cessac sur les rapports entre Voltaire et la duchesse du Maine²⁸.

Dans un contexte historiographique qui tente donc désormais de dépasser le clivage stérile entre Anciens et Modernes, le cas du tout premier Voltaire est sans doute intéressant car son positionnement est complexe, peut-être assez proche de ce que L. Norman désigne comme la « querelle interne » (*l'inner quarrel*) qui divise des écrivains aussi assignables que Boileau et Fontenelle. Mais le jeune Arouet s'alignera assez vite sur les positions des Modernes, quant à l'interprétation de l'histoire par exemple et aussi – Sylvain Menant l'évoque dans l'article qu'il donne ici²⁹ – dans l'ouverture qu'il manifeste à l'endroit de l'expérience du lecteur, caractéristique de la seconde Querelle plus généralement³⁰.

Dégager le « premier Voltaire » de toute interprétation téléologique pour restituer le jeune écrivain aux interrogations singulières de cette période « rococo », à la complexité d'une époque (où l'esthétique de l'analyse n'est pas forcément incompatible avec la promotion d'une esthétique sensible, où le primat de la puissance de la poésie ne contredit pas des options idéologiques radicales), à ses premiers positionnements qu'ils soient ou non des postures (ce qui n'est pas exclu), c'est ce qu'ont tenté de faire, avec beaucoup de finesse et d'enthousiasme, les participants du colloque. Avec les soutiens de cette manifestation – le CELLF de l'université Paris-Sorbonne, le CÉRÉdI de l'université de Rouen, l'Institut des études avancées et la SEV bien sûr –, qu'ils en soient vivement remerciés.

26 Pensons à Béatrice Guion et Françoise Gevrey (dir.), *Les Raisons du sentiment*, Paris, H. Champion, 2002.

27 Jacques Berchtold, René Démoris et Christophe Martin (dir.), *Violences du rococo*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2012 ; Christelle Bahier-Porte et Claudine Poulouin (dir.), *Écrire et penser en moderne (1687-1750)*, Paris, H. Champion, 2015.

28 C. Cessac, « Voltaire et la duchesse du Maine : la rencontre de deux esprits fervents du Grand Siècle », ici même, p. 43-55.

29 S. Menant, « Le lecteur du premier Voltaire », ici même, p. 185-194.

30 Voir Sophie Rabau, « Portrait d'Homère en lecteur moderne : Houdar de la Motte et Marivaux », dans Glenn W. Most, Larry F. Norman et Sophie Rabau (dir.), *Révolutions homériques*, Pisa, Edizioni della Normale, 2009, p. 69-82.

